

Giuseppe Garibaldi (I)
Corrado Bertotto

La vie

« **U**ne figure très singulière, simple en apparence, mais au fond si complexe, dotée de vertus et capable de passions si rares à se trouver réunies chez un homme qui, de son vivant encore, peut être jugé à la fois par les mêmes juges de cent façons différentes, peut apparaître aux éloignés, sous certains aspects, infiniment différent de ce qu'il est, peut révéler aussi de lui-même, à celui qui vit à ses côtés depuis des années, par des paroles et des actes imprévisibles, des aspects nouveaux et admirables, être même dans son propre pays adoré, haï, béni, vilipendé, porté aux nues comme le bienfaiteur le plus élevé de son peuple et secrètement désiré mort, tel un fléau vivant, telle une calamité incarnée de sa patrie. »

(Edmondo de Amicis)

La vie de Giuseppe Garibaldi fut simplement extraordinaire.

« Quand nous disons « homme extraordinaire », nous voulons dire par rapport au commun des hommes ; car, par rapport à l'histoire, aucun homme ni aucun fait ne sont extraordinaires : tout rentre dans les lois naturelles qui s'élèvent à la nécessité historique... » (1)

À sa figure, sont liés les destins de peuples entiers ; certains des plus grands bouleversements géopolitiques du dix-neuvième siècle ; l'admiration et les enthousiasmes humains de millions de personnes. L'Italie en honore encore le souvenir, malgré l'instinct iconoclaste fervent de ces dernières décennies, qui a mené à une désacralisation féroce pour un personnage proposé le plus souvent comme héros national, icône de l'Unité italienne.

L'Église catholique semble avoir oublié ses invectives contre le Pape et les prêtres. Fascistes, communistes et libéraux l'ont revendiqué comme leur muse inspiratrice. « Garibaldi est l'unique personnage qui, dans les années au comble de la Guerre froide, soit apparu aussi bien sur un timbre-poste américain que sur un timbre-poste soviétique » (2). Jamais aucun étranger n'a soulevé en Angleterre l'enthousiasme soulevé par Garibaldi avec sa campagne de Sicile en 1860 et lors de sa visite à Londres en 1864. Héros national, encore acclamé en Uruguay, sa réputation perdure encore en Argentine qui, pourtant, l'affronta en ennemi.

Pourtant toute tentative de célébration ou d'analyse historique s'avère être nécessairement limitante. D'une certaine façon, la figure de Garibaldi a ainsi glissé des mains de ses détracteurs comme de celles de ses estimateurs. Sur les autels et dans l'imaginaire populaire, s'est élevée tout d'abord une figure incomplète et

partiale, dans laquelle on a désormais de la peine à découvrir encore la chaleur de l'élément individuel.

« Héros des deux Mondes » archétype du Chef condottiere, homme public, charmeur de femmes, exemple de courage et incarnation de toutes les meilleures qualités humaines, général de génie ou soldat un peu malavisé et terriblement chanceux ?

« Il s'avère ainsi que le protagoniste le plus populaire et le plus proche du peuple du Risorgimento est resté aussi le moins connu. » (3)

(J. Ridley).

Une première difficulté de l'approche de la figure de Garibaldi, c'est que son parcours biographique nous semble le plus souvent étrange. Il vécut une vie qui parut sortir de l'ordinaire, déjà aux regards de ses contemporains, et qui donc, à notre regard d'hommes du vingt-et-unième siècle, est encore plus difficilement saisissable. L'imagination la plus vive d'un Salgari ou d'un Verne, l'ardente aspiration romantique du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, n'ont pas engendré dans l'imagination une vie plus aventureuse, plus chanceuse, plus marquée de rencontres décisives et d'entreprises formidables, que celle que lui, Garibaldi, vécut réellement. Une vie qui se prêta tout naturellement à être romancée, et à la mythification de laquelle le même Garibaldi contribua le premier, et qui dans les diverses éditions autobiographies — absolument pas toujours concordantes (!) — perd progressivement toute valence historique pour entrer dans la littérature des romans d'aventure. Et ce fut aussi une vie qui, quoique relue dans les ultimes décennies par une analyse historique plus rigoureuse qui en a décimé l'anecdotique, reste de toute manière exceptionnelle et, réinsérée dans une dimension humaine, devient en réalité encore plus captivante. Une difficulté ultérieure est la contradiction absolue par laquelle cette vie fut vécue.

« Tout enfant, il ressentit soudain une pitié infinie pour toutes sortes de souffrance et il ne serait jamais parvenu à supporter la vue d'un homme ou d'un animal qui souffre... Durant toute sa vie, ce fut un homme de guerre, prêt à mener une bataille après l'autre, et souvent en combattant dans un type de guerre particulièrement atroce, et en dirigeant des soldats, dont beaucoup étaient encore des enfants, il fut toujours profondément touché, cependant, face aux soldats blessés ou agonisants.

Il présida l'un des premiers congrès internationaux pour la paix, mais écrivit ensuite dans ses mémoires: « La guerra è la verdadera vida del hombre » La guerre est la vraie vie de l'homme. Il fut un ennemi décidé de la peine capitale, mais ses soldats savaient combien il était capable d'ordonner une condamnation à être fusillé, sans même ôter son cigare de la bouche ». (4)

(J. Ridley).

« On le croit le plus souvent d'esprit indécis, conciliant à toutes les passions de celui qui l'entoure, agissant presque toujours plus par impulsion d'autrui que de son propre mouvement ; et lui, il est au contraire si tenace dans ses idées et si fort dans sa volonté, et il se tient si fièrement en défense de leur indépendance, que discuter avec lui, même pour celui qu'il estime et écoute beaucoup, c'est la plus ardue et la plus cruelle des entreprises ». (5)
(Edmondo de Amicis).

Pourtant ses idées, ses intentions initiales furent le plus souvent en opposition absolue avec son action. Il eut une vie de pensée très particulière, par moment modeste, parfois absolument utopique et théorique ; il fut considéré comme un homme politique pessimiste et un médiocre stratège, un écrivain et un poète par moment plaisant et par moment pédant ; sa volonté, son destin, changèrent au contraire le monde. Ces incroyables dés-unités de la pensée, du sentiment et de la volonté, désorientèrent et impressionnèrent les personnes qui le connurent.

« Garibaldi avait, comme dit George Sand, quelque chose de mystérieux qui donnait à penser ; le rayonnement des grands prédestinés, le reflet de la vision intérieure d'un monde [...] Dante lui aurait consacré un chant, Michelange une statue, Galilée une étoile » (6)
(Edmondo de Amicis).

Comme pressenti par certains de ses contemporains, se meut derrière les coulisses du personnage historique un aspect plus intime, mystérieux, spirituel, sans lequel la chaîne des événements extérieurs ne serait pas explicable. Un premier accès à cette sphère nous est donné par la relation de Garibaldi, son appartenance, à la Maçonnerie. Sujet « dérangement » et pendant de nombreuses années même, tabou. Il s'agit en réalité d'un rapport complexe, à partir d'un certain point de vue, plus compliqué que tout ce que ces mêmes loges auraient voulu représenter elles-mêmes. Une biographie extraordinaire, une personnalité spéciale et un côté « ésotérique », représentent les murs contre lesquels se brise, depuis plus d'un siècle à ce rôle, toute analyse historique. Un don inestimable pour la compréhension de l'individualité de Garibaldi et des autres auteurs du *Risorgimento* italien fut fait par le Docteur Rudolf Steiner dans les dernières années de sa vie. Garibaldi appartient à l'un des fils que Rudolf Steiner dévide dans ses cycles de conférences, qu'il tint d'abord à Dornach et puis lors d'une tournée en Europe en 1924, au lendemain du « Congrès de Noël » et qui sont connus en Italie sous le titre *Considérations ésotériques sur les liens karmiques* (GA 235 à 240).

Les communications que fit Rudolf Steiner, assurément surprenantes, placent la biographie de Garibaldi dans une lumière absolument particulière.

Élevé à partir du sens matérialiste et inséré dans un contexte métahistorique très large, l'homme apparaît à présent comme interprète d'un cours d'événements spirituels bien avant même que physiques.

Maints aspects de la vie de Garibaldi et de ses rapports avec d'autres auteurs du *Risorgimento* s'éclaircissent et pourtant, d'autres énigmes, plus profondes, se présentent. Aborder ces liens de vie, en les tâtonnant avec la dévotion requise par la vie humaine elle-même, en cherchant à ne pas courir « au pas de l'éléphant », comme l'histoire matérialiste nous a enseigné, c'est bien l'intention de cet article. Nous verrons alors comment autour de ces hommes, reluit, non seulement l'action de l'esprit du peuple italien, mais comment ils se posent comme les serviteurs et les préparateurs de l'époque de la régence de l'Archange Michel, en nous posant la question, aujourd'hui plus que jamais actuelle, des devoirs spirituels présents et futurs de l'Italie dans l'Europe en devenir.

Abordons donc avant tout la vie de Garibaldi. Une biographie exhaustive sort des intentions de ce travail. On a cherché à donner une vue d'ensemble sur des faits connus ou moins connus de la biographie de Garibaldi, en mettant l'accent sur des sujets qui impressionnèrent plus le même Steiner et sur ces faits de sa vie qui nous serviront ensuite pour les réflexions ultérieures.

Giuseppe Maria Garibaldi naquit à Nice, à 6 heures du matin le 4 juillet 1807. Il est né sujet de l'Empereur Napoléon Premier et lorsqu'il fut baptisé à l'église Saint Martin de Nice, le 19 juillet 1807, son prénom fut écrit en français, Joseph Marie.

« Napoléon était alors au sommet de sa puissance. Le jour de la naissance de Garibaldi, il était à Tilsit sur la frontière russe, en train de conclure une série de rencontres avec le Tsar Alexandre Premier qui aurait amené, deux jours plus tard, au traité d'alliance par lequel la Russie se serait engagée à suivre une politique de neutralité phylo-française et anti-britannique. Par-delà l'Océan, en ce même jour, les sept millions de citoyens étasuniens célébraient le trente-et-unième anniversaire de la Déclaration d'Indépendance » (7).

« Je ne peux pas commencer à raconter ma vie sans d'abord faire allusion à mes bons parents qui firent tant pour mon éducation morale et physique, en cherchant à m'inculquer leur caractère et leur amour. » (8).

Contrairement à tout ce qui a été affirmé par la tradition, le père de Giuseppe, Domenico, n'était pas un pauvre pêcheur, mais un marin et un petit commerçant, assez riche pour pouvoir disposer d'un bateau, la « *Santa Reparata* » de 29 tonneaux de jauge. Le nom de Garibaldi fait penser à une origine allemande de la famille, quoique quelques biographes aient découvert un Garibaldo qui était Duc de Turin au septième siècle. « Jessie White Mario (...) amie et biographe de Ga-

ribaldi, croyait retrouver des traces de son origine teutonique dans la couleur blond-roussâtre de ses cheveux, dans son allure majestueuse, lente et solennelle, dans sa façon de parler, calme et posée, sans gestes, et dans sa prédilection pour la vie à la campagne par rapport à celle de la ville » (9).

« C'est ma mère! Moi, j'affirme avec fierté qu'elle, Rosa Raimondi, peut servir de modèle aux autres mères. Et je crois, avec cela, avoir tout dit » (10)

Rosa Raimondi était une fille de Loano lorsqu'en 1794, elle épousa Domenico. De leur mariage naquit, en 1797, une première fille, Maria Elisabetta, qui serait morte seulement deux années après. En 1804, naquit un garçon qui reçut le nom du grand-père, Angelo. Deux années après naquit Giuseppe. En 1810, naquit son frère Michele. Quand il avait 5 ans et demi, en 1813, c'est un autre frère, Felice, qui vit le jour et en 1817, en mai, naquit une sœur, Teresa.

« Les enfants de Rosa et Domenico leur firent honneur, chacun à sa façon, quoiqu'ils tendissent à mourir précocement. Angelo émigra aux États-Unis, devint un riche homme d'affaires à New York et acheva sa carrière comme consul du royaume de Sardaigne à Philadelphie, où il mourut en 1753 à 49 ans. Michele devint un excellent capitaine maritime sur la Méditerranée : il mourut en 1866 à 56 ans. Felice fut le moins ambitieux, il se contenta d'avoir du succès auprès des femmes ; il fut engagé dans une compagnie de navigation à Naples et il y mourut en 1855 à 42 ans. Giuseppe, le futur révolutionnaire, le futur soldat d'Amérique et d'Europe, vécut une vie beaucoup plus aventureuse que celles de ses frères, pourtant ce fut le seul à parvenir à la vieillesse. Quand il mourut, dans son lit, à presque 75 ans, il était déjà nommé le héros des deux Mondes. » (11).

En 1814, Napoléon renversé, le Congrès de Vienne rétablit la restauration des vieux régimes et des vieilles frontières ; ainsi Nice redevint une partie du Royaume de Sardaigne et Joseph, âgé de sept ans, redevint Giuseppe à toutes fins utiles, quoique à la maison on l'eût appelé Peppino depuis toujours. Garibaldi grandit au bord de la mer — il habitait en effet dans le port de Nice — et son destin et celui de ses frères fut initialement celui de suivre les traces paternelles et celles du grand-père en mer.

« Dès l'enfance, souvent, il lui suffisait de traverser la rue pour se retrouver dans le port, parmi les navires et là, il parlait avec les marins et apprenait d'eux à raidir les voiles, ou à serrer les nœuds ; et il demandait aux pêcheurs de les accompagner à la fête de la thonaire à Villefranche-sur-mer, ou aux bancs des sardines de Limpia, ou à la récolte des huîtres.

Mais d'autres fois, le voilà au milieu des oliviers à lire un livre ; ou à errer tout seul dans les collines sous Nice, en marchant pendant des heures et des heures

solitaire dans les bois, en rêvant les yeux ouverts et en apprenant à aimer la nature et les animaux. » (12)

Garibaldi fut à la fois un excellent marin et un expert sur la terre ferme, aussi bien par mer que par terre, il fut en même temps guerrier et homme de paix, marin, chasseur et bon pasteur.

Lors des huit ou neuf ans durant lesquels il allait à la chasse avec un cousin, il eut l'occasion de sauver une femme qui était en train de se noyer dans un étang.

« À douze ans, il se jeta à l'eau pour sauver quelques jeunes gens dont la barque s'était renversée et il les sortit de la mer: une fois adulte et devenu un nageur formidable, il aurait sauvé à trois autres reprises des jeunes gens et des hommes qui étaient en train de se noyer. » (13)

À douze ans toujours, une épouvantable tragédie le frappa lui et sa famille. Le 17 janvier 1820, la petite sœur Teresa, âgée de deux ans et huit mois, mourut dans un incendie avec la nourrice qui dormait avec elle. Il ne fut pas possible de les secourir parce que la nourrice avait fermé la porte d'entrée de l'intérieur. Ce fait toucha profondément le jeune Garibaldi, même s'il n'en parla que très peu de fois et il ne permit jamais que ses invités s'enfermassent à clef chez lui. En réalité, ses parents ne voulaient pas faire de Giuseppe un marin et pour le faire étudier, ils le confièrent à trois précepteurs privés, dont deux d'entre eux étaient ecclésiastiques, le troisième laïc, monsieur Arena. Ce dernier lui enseigna d'abord l'italien, puisque Garibaldi parlait ce mélange de provençal et d'italien que l'on parlait à Nice ; il lui enseigna aussi les mathématiques.

Garibaldi, qui fut toujours un anticlérical enflammé, se rappela l'éducation reçue d'Arena comme bonne et comme mauvaise celle reçue des deux prêtres ; il exprimait toutefois sa sympathie pour celui des deux qui lui enseigna l'anglais et il regrettait de ne pas l'avoir mieux appris, vu le rapport particulier qu'il entretenait toute sa vie avec les Anglais. Il fut toujours doué pour les langues et, à part le français et l'italien, il apprit l'espagnol et le portugais en Amérique du Sud. Théodore Bent, explorateur anglais qui fut invité à Caprera, relata qu'il parlait aussi un allemand excellent. Il ne fut pas un bon élève et à tous ces bavardages académiques, il préféra apprendre tout seul les matières qui lui auraient servi pour obtenir le diplôme de capitaine en mer et il fut en particulier attiré par l'astronomie. Pour d'autres matières, ce fut la vie qui les lui enseigna ;

« J'appris la gymnastique en grim pant aux arbres et en me laissant glisser par les cordes du bateau ; l'escrime, en défendant ma tête et en essayant de rompre celle des autres et l'équitation en imitant les premiers cavaliers du monde, c'est-à-dire les gauchos ! » (14)

Il devint en outre un nageur exceptionnel. Pour lui assurer une meilleure éducation, son père l'envoya étudier à Gênes. Sa volonté de partir en mer était si grande et du fait que ses parents s'y opposaient, il décida un jour où il était en vacances à Nice, de lever l'ancre pour l'Orient, en cachette avec trois ou quatre jeunes gens de son âge. Ils furent stoppés au large de Monaco par les garde-côtes, informés par un abbé qui avait découvert leur plan. Garibaldi se convainquit que c'était une chance d'avoir été repris et, dans une édition de ses mémoires, il écrivit:

« Voyez-vous quelle coïncidence : un abbé, l'embryon d'un prêtre, contribuait peut-être à me sauver et moi, si ingrat, de persécuter ces pauvres prêtres! De toute manière un prêtre est un imposteur; et moi, je me dois au saint culte du Vrai. » (15)

Il devint marin, finalement, et son nom fut inscrit dans les registres maritimes de Nice le 12 novembre 1821, alors qu'il avait quatorze ans. Malgré cela, son premier voyage il ne le fit que deux ans plus tard, le 20 janvier 1824, à Odessa.

C'est avec ce premier voyage que débuta la vie aventureuse de Giuseppe Garibaldi. S'ensuivirent quelques années d'une intense vie de marin. En 1825, il accompagna son père à Rome où ils restèrent un mois. La seconde fois où il mit les pieds à Rome ce fut en 1848, pour combattre pour la République romaine. Il écrivit dans ses mémoires qu'il eut là une vision de la Rome du futur, capitale d'une Italie unie et libérée de la sujétion papale. Voyager en mer en ce temps-là, comportait des aspects aventureux, même en Méditerranée.

Durant son activité sur les navires marchands, il eut diverses aventures à cause des abordages répétés de la part des pirates grecs. Après l'un de ceux-ci, il fut envoyé à terre sur l'île de Citrea pour y chercher de l'aide :

« Tandis qu'il se rendait à la Capitainerie, il tomba sur un simple soldat anglais qui, le voyant pieds nus, lui donna une paire de chaussures » (16)

C'est la première courtoisie qu'il reçut d'un Anglais. La seconde eut lieu quelques jours plus tard : ils furent sauvés par un navire britannique après un énième abordage des pirates. Le premier amour de Garibaldi remonte à ces années : Francesca Roux, la fiancée qu'il devait épouser au retour de son voyage en Orient. Mais Giuseppe ne retournera chez lui que quatre ans plus tard et il retrouvera Francesca déjà mariée.

Le 24 août 1824, en effet, Garibaldi, âgé de vingt-et-un ans, arrive à Constantinople. À peine arrivé, il tombe malade de « fièvre intestinale » et la maladie dure plus longtemps que prévu, au point de ne plus lui permettre de se rembarquer avec les autres. Garibaldi resta donc à Constantinople où il commença à travailler comme précepteur des trois filles de Madame Timoni en italien, français et mathématiques. À Constantinople, il apprit le grec et s'enthousiasma pour la guerre d'indépendance de la Grèce contre la Turquie.

Il reprit ses voyages et reçut, le 27 février 1832, à l'âge de 25 ans seulement, le commandement d'un navire. En 1833, il voyage vers Constantinople avec treize Saint-Simoniens exilés de France, guidés par Barrault qui lui offrit le livre « *Le Nouveau Christianisme* », que Garibaldi conservera toute sa vie durant. C'est sa première rencontre avec le socialisme, mais Garibaldi resta surtout impressionné par la sincérité et par l'idéalisme de Barrault, si indigné par la persécution dont étaient victimes les Saint-Simoniens. (17)

La même année, il décide de prendre une part active à l'activité insurrectionnelle italienne en adhérant à la Jeune Italie sous le pseudonyme de Cleombroto. (18)

La première rencontre avec Mazzini, plus âgé de deux ans seulement, que l'hagiographie classique situe dans ces années, est en réalité très improbable (ils se rencontrèrent en effet en 1848). Enrôlé par le service de recrutement de la marine militaire sarde, il est embarqué sur un navire de guerre dans le port de Gênes.

En réalité, sa mission était de participer aux préparatifs de l'insurrection dans la cité ligure. La tentative insurrectionnelle suivit cependant le canon propre à maintes entreprises mazziniennes. Erreurs, incompréhensions, indécisions de ce même Mazzini, firent avorter la tentative. À l'heure fixée, le 4 février 1834, sur la place San Giorgio de Gênes, il n'y avait que Garibaldi avec un compagnon.

La fuite vers Marseille est rocambolesque. Accusé de désertion, il est condamné à mort par contumace par le Conseil de Guerre divisionnaire de Gênes, le 3 juin : « Ici commença ma vie publique et quelques jours plus tard, je lisais pour la première fois mon nom sur un journal; c'était une condamnation à mort me concernant rapportée par le « *Peuple Souverain* » de Marseille ». (19)

À Marseille il vécut quelques mois sous le faux nom de Joseph Pane. Il trouva aussi du travail comme marin sur un navire marchand. En 1835, durant une épidémie de choléra, il se présenta comme infirmier volontaire. Le volontariat à peine terminé, se présenta à lui l'occasion qu'il attendait peut-être depuis longtemps : un capitaine de Nantes lui offrit le poste de « second » sur le *Nantonier* en partance pour Rio de Janeiro. Les « années américaines » représentent une phase nouvelle et importante de la vie du Général qui lui valurent le titre de « Héros des deux Mondes ».

Avant de poursuivre, arrêtons-nous un instant sur l'aspect physique et sur le caractère de Garibaldi.

« Tous les portraits, toutes les photographies nous donnent une image très médiocre de ses traits... La vraie expression de son regard y fait complètement défaut. C'est là justement qu'est inscrit le secret, non seulement de son aspect, mais aussi celui de sa force », écrivit Alexandre von Herzen.

Nous n'avons aucun portrait ou photographie de l'aspect physique de Garibaldi avant l'année 1842, quand il avait 34 ans ; ses traits furent cependant annotés à

quatre occasions dans les registres de la Régie Maritime de Nice et de Gênes
« hauteur: 39 once —; cheveux: châains ou blonds; sourcils: blonds; yeux:
châain-clair; front: haut; nez: régulier; bouche: moyenne; visage: rond; barbe
blonde; figure: ovale; teint: bon; signes particuliers: aucun » (20)

Loin des traits ligures, il suscita donc, à raison chez beaucoup, l'impression d'une origine nordique. Ce qui frappait le plus chez lui c'était son allure simple et digne. Sa calme franchise, sa sincérité spontanée et sa courtoisie tranquille, autant de qualités qui, cependant, en cas d'offense ou d'insulte, étaient promptes à se transformer en violente colère. Bartolomé Mitre, futur président de l'Argentine, connut Garibaldi tandis que, réfugié à Montevideo, il était commandant de l'armée de la ville. Mitre donna une description de l'aspect de Garibaldi tel qu'il était, la dernière fois qu'il le vit, le 17 novembre 1843 :

« Garibaldi avait alors 36 ans; il était petit et râblé, avec des épaules rondes, d'allure majestueuse se balançant à la façon du marin, ses longs cheveux roux et sa barbe le faisaient ressembler à la représentation traditionnelle du Christ. Comme tant d'autres observateurs, Mitre trouva les yeux de Garibaldi bleus, et non châains, comme ils l'étaient réellement. » (21)

Même Mitre resta stupéfait et charmé par son caractère et il fut frappé de cette dissociation entre penser, sentir et vouloir que beaucoup remarquèrent chez lui. Garibaldi avait « un cœur et un cerveau en désaccord » cependant il fut « un vrai héros en chair et en os, avec un idéal sublime, avec des idées excessives et perverses sur la liberté, mais avec les vertus nécessaires aux grandes choses. » (22) L'étrangeté de son caractère est soulignée aussi par l'historien Jasper Ridley, lequel écrivit:

« Son caractère avait pourtant deux faces : sitôt adulte, ce fut un homme d'action chanceux et, à la fois, un idéaliste, un utopiste. Il sut prendre des décisions rapides, et obtenir des résultats grandioses, tandis que les politiciens et les théoriciens perdaient du temps en bavardages ; mais de temps en temps, au beau milieu de la gaieté ou de l'agitation d'une réception ou d'une réunion mondaine, il était capable de rester avec le regard perdu on ne sait où, absolument oublieux de ce qui se passait autour de lui. Il était né ainsi: une étrange combinaison d'idéaliste rêveur et de général victorieux. » (23)

Où se posait un tel regard, c'est l'une des énigmes pour l'histoire traditionnelle. Une fois à Rio, il acquit aussitôt une chaloupe pour le commerce côtier en se consacrant au prosélytisme de la cause de la « Nouvelle Italie » au sein de la communauté italienne. Pour peu, il mènera une vie sédentaire. Le Rio Grande du Sud, province depuis toujours la plus riche et la plus troublée du Brésil, avait déclaré sa propre indépendance en entamant une guerre de sécession. En 1867, Garibaldi obtint de combattre en tant que Corsaire pour la République du Rio Grande du Sud contre le Brésil. Les aventures, les dangers, les batailles, les

gestes héroïques sont très très nombreux. Garibaldi devient progressivement le cauchemar des Brésiliens. Sa réputation grandit et l'écho de ses entreprises parvient aussi en Italie. Le 15 juin 1837, durant un combat naval contre les Uruguayens, il est gravement blessé à la carotide.

« La bataille ne dura que quelques minutes, mais elle fut sanglante. Fiorentino qui était au timon, reçut une balle dans le crâne et s'effondra. Garibaldi prit sa place, mais une autre balle l'atteignit à son tour, en se fourrant entre l'oreille et la carotide. Carniglia le remplaça et, quoique inexpérimenté, il parvint à mettre le cap sur Rio della Plata (...). Encore évanoui, Garibaldi ne put rendre un dernier salut au pauvre Fiorentino, qui était immergé en mer. Il comprit cependant ce qui se passait et quand ils s'approchèrent de lui, il murmura: « Pas moi!... Pas moi!... » Carniglia lui fit glisser une gorgée de café, et le blessé tomba dans un sommeil de cauchemars. Quand il s'éveilla, il se sentait assez bien et déclama:

« Une pierre,

Qui distingue mes os de ceux infinis

Que la mort sème en terre et en mer. »

Les autres le regardèrent épouvantés. « C'est Foscolo » dit Garibaldi. » (24)

C'est durant ces années qu'eut lieu la rencontre avec Anita. En août de l'année 1839. Après un naufrage, Garibaldi resta quelques mois cantonné sur un navire ennemi capturé dans le port de Laguna. Voyons comment lui-même décrit dans ses *Mémoires*, ce qui advint:

« Je jetai par hasard un coup d'œil vers les habitations de la « Barra » et là, avec l'aide d'une longue-vue, que je portais toujours sur moi quand je me trouvais dans le château d'un navire, je vis un jeune femme. J'ordonnai que l'on me menât aussitôt à terre, dans sa direction. Je débarquai, mais même en me dirigeant vers les maisons où il me paraissait qu'elle se trouvât, il ne me fut pas possible de voir le jeune femme. Je rencontrai un individu du lieu, l'un de ceux que j'avais connus quand nous arrivâmes pour la première fois en cet endroit. Il m'invita à siroter un café chez lui. Nous entrâmes et la première personne qui s'offrit à mon regard fut cette jeune femme-là qui m'avait fait débarquer. C'était Anita! La future mère de mes fils! La future compagne de ma vie, pour le meilleur et pour le pire! La femme, dont j'aurais tant de fois désiré avoir le courage!

Nous restâmes tous deux en extase, silencieux, nous regardant mutuellement, comme deux personnes qui ne croient pas vraiment se voir pour la première fois et qui cherchent, chacune dans les traits de l'autre, quelque chose qui facilitât une réminiscence.

Enfin je lui adressai la parole et je lui dis: « Tu dois être mienne. »

Je parlais peu le portugais, et c'est pourquoi je prononçai ces mots en italien. de toute manière, je fus magnétique dans mon insolence. Par cette phrase

j'avais serré un nœud, prononcé une sentence, que la mort seule aurait pu rompre! J'avais trouvé un trésor interdit, mais c'était un trésor de grande valeur.

S'il y eut faute, je l'eus entière! Et... il y eut faute! Effectivement, parce que tandis que deux cœurs s'unissaient d'un amour immense, se rompaient dans le même temps l'existence d'un innocent (Anita était mariée à un certain Manuel Duarte-Nota).

À présent, tandis que j'écris ces mémoires, Anita est morte, moi je suis malheureux, et lui est vengé... » (25)

À partir de ce moment, jusqu'à sa mort à elle, les deux seront inséparables. Le caractère d'Anita et son courage sont légendaires.

« Un jour, à la fin d'un affrontement, Anita ne le retrouva plus à côté d'elle. Désespérée, elle se mit à le chercher parmi les morts éparpillés sur le champ de bataille. Une escouade des impériaux surgit à bride abattue et la fit prisonnière. Elle fut enfermée dans une maison qui se trouvait là tout près, mais Anita se glissa par une fenêtre et s'en échappa dans la nuit. Juste à ce moment-là un cavalier arrivait avec un poncho blanc sur les épaules, on ne pouvait pas se tromper, c'était le poncho de Garibaldi. Anita lui demanda où il l'avait pris et elle courut sur place. Là aussi, il y avait beaucoup de morts, mais pas son Peppino, qu'elle ne retrouva qu'après huit jours de recherches désespérées, à Vaccaria. » (26)

À peu de jours de là, elle mit au monde leur premier fils, Menotti (!).

Une fois achevée l'expérience comme corsaire, Garibaldi déménage à Montevideo avec la famille où il vit en faisant le démarcheur et l'enseignant. La liste des métiers pratiqués par Garibaldi s'allonge donc. En 1842, il se marie religieusement et trouve un nouveau travail : commandant de la marine de guerre de l'Uruguay en lutte contre le tyran argentin De Rosas. Pendant la guerre, Garibaldi rassembla autour de lui les Italiens exilés en fondant en 1843 la légion italienne. Comme uniforme, on acheta à peu de frais un grand stock de blouses destinées aux Saladeros (abattoirs, *ndt*) argentins, c'est-à-dire aux bouchers. Elles étaient rouges pour que le sang n'y fit point de taches. Garibaldi portera la « chemise rouge » pendant tout le reste de sa vie. Garibaldi représentait une exception dans ce conflit interminable et plutôt monotone. Durant le blocus naval de Montevideo, au cri de « *Parte Garibaldi !* » (quelque chose comme *Garibaldi joue son rôle!*, *ndt*), toutes les terrasses qui donnaient sur le port se remplissaient de spectateurs et de spectatrices comme aux balcons d'un théâtre. Au large du port, bien en vue de son public, ou au moins de leurs longues-vues, Garibaldi donnait l'assaut à une goélette argentine, la saccageait et rentrait au port avec un chargement de sucre et de farine.

En 1848, Garibaldi partit pour de vrai. Durant les années en Amérique, il n'a jamais cessé de s'intéresser aux questions italiennes. Et c'est le moment de la pre-

mière guerre d'indépendance. Pie IX accorda l'amnistie aux prisonniers politiques ; Charles Albert préparait la guerre contre l'Autriche.

Garibaldi, Anita et 63 légionnaires italiens, débarquent à Nice le 23 juin 1848. Avec eux, ils ramènent les restes de la seconde fille Rosita, morte à deux ans et demi d'on ne sait quelle maladie. L'arrivée est un triomphe. La sentence de mort de 1834 est oubliée. Ce qui suit, c'est la campagne de Lombardie et la tragique expérience de la République Romaine dont il est député. À Rome, à l'ouverture de la Constituante il est frappé de sa première grave attaque de rhumatismes. Une maladie qui l'accompagnera de sinistres douleurs toute sa vie.

Après l'intervention française et la chute dramatique de la république dirigée par Armellini, Saffi et Mazzini, Garibaldi sort le 2 juillet 1849 de la cité romaine avec Anita, éprouvée par les batailles, et quatre mille hommes, décidé à continuer la lutte.

Suivi par des Français, des papistes et des bourbonniens, il dissout la légion à San Marino et repart avec seulement 250 hommes très fidèles.

Anita a un accès de fièvre, probablement la malaria, mais continue à suivre Garibaldi. Le premier août, il est à Cesenatico. Il s'embarque avec ses trente *Bragozzi*, directement à Venise. Repéré et soumis aux tirs de canon des Autrichiens, il aborde à Magnavacca, avec Anita dans un état gravissime et trente compagnons. Trois jours après Anita mourra.

Le 8 août, Ugo Bassi, le père barnabite compagnon de Garibaldi, et le capitaine Livraghi sont fusillés à Bologne. Bassi fut longuement torturé par les autorités ecclésiastiques.

Avec l'aide de connaissances et de sympathisants, Garibaldi parvient, traqué, à traverser la Romagne et la Toscane, jusqu'à la Ligurie.

C'est le fameux *Trafugamento* qui fera retenir son souffle à la moitié de l'Europe.

Parvenu dans le Royaume de Sardaigne, il est arrêté, ayant dans la République Romaine perdu la citoyenneté sarde, et il est condamné à l'exil. (La disposition sera ensuite retirée !).

Le général La Marmora, après l'avoir vu, écrit: « Garibaldi n'est pas un homme ordinaire, sa physionomie, quoique grossière, est très expressive. Il parle peu et bien ; il a en outre de la pénétration, je me persuade de plus en plus qu'il s'est jeté dans le parti républicain pour se battre et parce que ses services avaient été refusés. Je ne le crois pas non plus maintenant républicain de principe. Ce fut une grande erreur de ne pas s'en servir. En ayant besoin d'une nouvelle guerre, c'est un homme à engager. La manière dont il est parvenu à se sauver cette dernière fois, tient vraiment du miracle ».

Le 6 octobre 1849, il arrive pour la première fois à l'île Maddalena. « Maddalena et Caprera, peuvent avoir suscité quelques souvenirs sentimentaux, puisqu'elles ressemblaient à Laguna, la ville natale d'Anita ». (27)

Garibaldi a 42 ans. Il a perdu la guerre et Anita: « J'étais physiquement épuisé, tourmenté par les rhumatismes et l'arthrite. » (28)

L'exil le mène d'abord à Tanger, après une halte à Gibraltar, où il écrit ses mémoires dans leur première version. De là, il s'embarque pour les États-Unis via Liverpool. Tout de suite après avoir quitté Liverpool, Garibaldi avait été frappé d'une violente attaque rhumatismale, qui l'avait empêché de marcher; il dut être porté à bras pour descendre du bateau.

Le *Dwight*, qui publia le premier ses mémoires, rappelle que la forme rhumatismale lui affaiblit le bras droit. Pour vivre, Garibaldi fit l'ouvrier de chandelles dans la fabrique d'Antonio Meucci. Il jouait aux boules, aux dominos et allait souvent à la chasse. En 1851, il se remet à voyager. D'abord à Cuba, puis à Chagres et à Panama. Durant le voyage, il se consacre à l'étude de l'astronomie. À Panama, il tombe sérieusement malade de fièvre tropicale. Là, il participe à une rixe avec le français Charles Ledo qui avait accusé les Italiens de trahison et de couardise.

« Il rencontra Ledo apparemment seul, dans un grand magasin de sa propriété et commença à le battre avec le bâton de promenade qu'il avait coutume de porter. Mais, à l'aide de Ledo, accourut un ami à lui, un dentiste français qui se trouvait dans une autre salle du magasin, armé d'une barre de fer : Garibaldi résista pourtant et avec le sang qui coulait sur son visage, il tint tête avec son bâton aux deux français, en parvenant à arracher la barre des mains du dentiste. Celui-ci comme Ledo, lui aussi tout sanguinolent suite à une blessure à la tête, s'enfuirent dans une autre salle, en laissant Garibaldi blessé, mais victorieux. » (29)

La conséquence fut un véritable incident diplomatique avec échauffourées entre Italiens et Français, dans toute la ville péruvienne. Le 19 mars 1852, Garibaldi est à bord du navire *Carmen* qui file vers Canton. Ce jour-là il eut une expérience étrange, bouleversante. Le *Carmen* rencontra un typhon très violent ; cette nuit-là le navire était secoué par la tempête et Garibaldi, souffrant à cause d'une attaque de rhumatismes, gisait sur sa couchette quand il eut soudain une vision de Nice et de sa mère et à ce qu'il lui parut alors, une procession funèbre. Une année environ s'écoula, à partir de ce moment, avant qu'il en vînt à apprendre que, justement cette nuit-là, Rosa Garibaldi était morte.

Tour à tour, Garibaldi voyagea beaucoup comme capitaine de navires marchands : Chine, Australie et Nouvelle Zélande.

En 1854, il est à Londres, où il rencontre Mazzini avec lequel il entrera en litige sur la manière de faire avancer la révolution. À Londres, il connut l'exilé russe, Alexandre Herzen, lequel le définit comme: « un héros de l'antiquité, une figure de l'Énéide. » Dans la capitale anglaise il reçut une épée, un télescope et un diplôme de bienvenue.

La même année, il rentra en Italie, d'abord à Gênes, durant une épidémie de Choléra. Il s'offrit de nouveau comme volontaire aux hôpitaux, mais sa proposition ne fut pas acceptée. Il se rendit à Nice : il y joue aux boules et aux dames

pour passer le temps. Il n'aime pas les échecs, à l'inverse, persuadé qu'il est, qu'il lui faudrait plus de temps pour devenir un bon joueur d'échecs que pour devenir un bon général.

À la mort de son frère Felice, en 1855, il utilise l'héritage pour acquérir la moitié de l'île de Caprera. À Caprera, Garibaldi emmènera aussi Battistina Ravello pour qu'elle fasse la cuisine et lui tienne sa maison : elle fut l'amante de Garibaldi. Dans ces années-là, il fait la connaissance de Maria Speranza von Schwartz qui traduira ensuite ses mémoires en allemand. Sur le petit îlot sarde, Garibaldi commence à travailler comme agriculteur et éleveur. Il demande la main de Speranza ; elle, lui demande du temps pour réfléchir. Tandis qu'il cheminait bras dessus, bras dessous, il retira son bras à proximité de chez lui en expliquant que les femmes de sa maison avaient l'habitude de l'espionner à la longue-vue!

Entre temps, la situation politique en Italie a complètement changé. À Turin, Victor Emmanuel II est devenu Roi, un « Roi Galant Homme », tandis que le Premier ministre est Camillo Benso, Comte de Cavour. Garibaldi rencontrera les deux à Turin entre 1836 et 1859 avec l'intention de préparer la seconde guerre d'indépendance. Il y participera comme général piémontais, commandant du corps de Chasseurs Alpains jusqu'à l'armistice de Villafranca, et ensuite comme commandant de l'armée toscane jusqu'au 16 novembre 1859. En 1860, il épouse à Fino Mornasco, Giuseppina Raimondi, fille du Marquis de Raimondi, qu'il avait connu durant la guerre en Lombardie une année auparavant.

Le mariage, qui s'était déroulé le 24 janvier, dura une journée. Quand Garibaldi sut que Giuseppina était l'amante du garçon d'honneur Luigi Caroli et enceinte par dessus le marché (paraît-il de huit mois déjà!), il l'abandonna pratiquement cinq minutes après le « oui » fatidique. Il ne l'aurait plus jamais vue, ni n'aurait jamais répondu à ses lettres.

Outre les malheurs sentimentaux, s'ajoutèrent aussi ceux politiques. Le 24 mars 1860, Nice est cédée à la France ; Aussitôt, Garibaldi fonde un « Comité pour Nice » et entre en politique en se faisant élire député du Parlement subalpin.

Au lieu de s'affliger à cause de ses désillusions, il prépare l'entreprise des Mille. On a beaucoup écrit sur cette entreprise. Certainement que l'argent et l'appui militaire anglais et la capacité d'organisation de la Maçonnerie, ont joué un rôle fondamental. La faible motivation de l'armée bourbonnienne, le halo d'invincibilité autour de Garibaldi et une incroyable série de circonstances heureuses, ont fait le reste.

Quelle que soit la vérité, elle a en effet d'incroyable que mille hommes, relativement mal équipés et peu armés, aient, en un peu moins de cinq mois, démantelé le royaume bourbonnien des deux Siciles; d'un autre côté, cette « promenade » apparente a été, au moins au début, payée au prix cher du sang dans les batailles de Milazzo et Calatafimi où Garibaldi, comme maintes fois dans sa vie, a

conduit l'assaut sous le feu ennemi, insouciant des balles, en augmentant sa réputation « d'invulnérabilité ».

Une fois la Sicile conquise, nous retrouvons Garibaldi à Punto Faro en train d'observer à la longue-vue son « aimée ».

« Une fois au moins, et souvent deux fois par jour, il se rendait en haut du phare, et observait la Calabre à la longue-vue. Parfois, il restait toute la journée et toute la nuit, là-haut dans la tour, dans une petite pièce étroite qui ne contenait qu'un mauvais lit pliant, deux tabourets et une caisse.

Son sabre était accroché à un clou et à un autre, il y avait sa chemise et une paire de pantalons. » (30).

Le reste de l'entreprise se déroule sans effusion de sang ou presque. Après avoir débarqué en Sicile à Marsala le 11 mai, à la fin du mois d'août, il a déjà libéré la Sicile et la Calabre. Le 7 septembre, il entre tranquillement à Naples. Au balcon du palais royal, il fit pour la première fois le « signe de Garibaldi ». À savoir, il leva un doigt — l'index — de la main droite pour signifier « Une Italie ».

Le jour suivant, il se rendit dans la cathédrale où le sang de Saint Gennaro se liquéfia en son honneur. Le peuple criait « Vive Garibardo! » et bientôt il fut surnommé par tous « Bardo ».

Nommé Dictateur de l'ensemble du Royaume de Naples, il plongea tout le monde dans la panique en ne prenant aucune décision au début. Allait-il marcher sur Rome, allait-il fonder une République ou serait-il resté fidèle à Victor Emmanuel? Après la bataille du Volturno, où fut dispersée l'ultime résistance bourbonienne, Garibaldi dissipe les doutes en se démettant du rôle de Dictateur et en remettant, à Teano, le Royaume des deux Siciles à Victor Emmanuel II, premier Roi d'Italie. Quand il quittera Naples pour Caprera, il n'emportera avec lui qu'un sac de semences pour ses champs.

Il est élu Député de Naples au nouveau Parlement italien. À Turin, il participera aux séances parlementaires en poncho et chemise rouge. Il a de violentes dissensions avec Cavour et encore plus avec les généraux piémontais, parmi eux, Fanti et Farina, qui l'ont tout simplement toujours haï, en le considérant à peine plus qu'un bandit. Le 6 juin 1861, Cavour meurt, peu de jours après une violente attaque de Garibaldi à son égard. En juillet, il s'intéressera à la guerre civile américaine en déclinant l'invitation de Lincoln à y prendre part : il y aura de toute manière une « Guardia Garibaldi » de volontaires en chemise rouge.

La vie sédentaire dure peu. En juin de 1862, il part de Caprera pour Palerme, avec l'idée de libérer Rome et Venise. Il forge le mot: « Ou Rome ou la mort! ». Il est arrêté sur l'Aspromonte par l'armée royale aux ordres du colonel Pallavicino:

« Tandis que Garibaldi se trouvait devant ses hommes en les exhortant à ne pas tirer, une balle tirée par les soldats en approche frappa un arbre, y ricocha et vint pénétrer dans sa cheville droite. Presque au même instant, une autre balle

le frappa à la cuisse gauche; mais lui, resta bien droit devant la ligne, et en se haussant de toute sa stature, il continua à crier à ses hommes de ne point tirer. »
(31)

Arrêté, et aussitôt amnistié, après l'extraction de la balle de son pied il ne put marcher qu'à l'aide de béquilles pendant un an. En 1864, le voilà de nouveau en Angleterre où il rencontrera Mazzini. Il fut triomphalement accueilli par le peuple, mais Disraeli refusa de le rencontrer et Karl Marx ridiculisa la bienvenue qui lui a été rendue.

Il rencontra à l'inverse Mc Adam, son homme de confiance dans ses rapports avec la Maçonnerie britannique. Pour éviter d'être de quelque façon instrumentalisé, aussi bien par les mazzinistes que par le gouvernement anglais, il anticipa sa rentrée en Italie. Des admirateurs anglais acquirent et lui offrirent en cadeau la moitié résiduelle de l'île de Caprera. En 1866, c'est l'année de la grande guerre d'indépendance à laquelle Garibaldi prit part matériellement.

Blessé à la cuisse à Monte Suello, il suivra les opérations en carrosse. Après la bataille de la Bezzeca, il reçoit l'ordre de retraite et répond à La Marmora par le fameux télégramme: « j'obéis », suscitant les fureurs des mazzinistes.

En 1867, naît la fille Clelia, qu'il eut de Francesca Armosina qui deviendra sa femme en 1881.

Tandis qu'il circule dans la Vénétie libérée, à Vérone, une femme, sortit de la foule, lui présenta son nourrisson de trois semaines en lui demandant de le baptiser: « Moi, je te baptise au nom de Dieu et de son législateur Jésus. Puisses-tu devenir un apôtre du vrai, aime ton semblable, aide les malheureux ; sois fort à combattre les tyrannies de l'âme et du corps. Sois digne du brave Chiassi dont je t'impose le nom » **(32)** ; c'est ainsi que le pauvre nouveau-né s'appela Chiassi!

Cette année-là, il fut de nouveau arrêté à Sinalunga, alors qu'il préparait l'invasion pour libérer Rome. Il est vite libéré, mais consigné à Caprera. Le 13 octobre, tout seul, il reprend la mer en barque avec des rames enveloppées pour diminuer le bruit. Il fuit de Caprera. Une fois qu'il a rejoint le continent sur un vapeur, il galope jusqu'à Monterotondo, pendant 17 heures consécutives, pour se retrouver avec son fils Menotti. Il a soixante ans. En novembre il est battu à Mentana par les franco-papistes et réexpédié à Caprera.

À Mentana, se trouve présente, comme volontaire dans une ambulance anglaise, H. P. Blavatsky, la future fondatrice de la Société Théosophique. Le voilà de nouveau à Caprera. Il commence son activité de romancier. Il écrit « Clelia, ou le gouvernement des prêtres » et « Cantoni le révolutionnaire ».

La trame est toujours la même. Le jeune et vaillant garibaldien doit libérer la belle au service du perfide jésuite.

En 1870, il s'offre pour aider la France républicaine durant la guerre franco-prussienne. C'est la première fois qu'il combat à côté des Français.

Les volontaires de la brigade Ricciotti conquerront l'unique bannière prussienne pour la France durant la prise de Dijon, provoquant la colère du général von Moltke. Garibaldi est dans une situation désastreuse, à cause des rhumatismes. Le jour de l'an, meurt à Caprera sa fille Rosa, de 17 mois. À la fin de la guerre, Garibaldi se démet de l'armée française, au milieu des polémiques du Parlement parisien sur sa conduite de guerre et du regret du peuple. Victor Hugo démissionne du Parlement par solidarité.

Il passera ses dernières années à Caprera où, en 1873, naîtra le troisième fils qu'il a eu de Francesca Armosino. Il fut encore très actif en politique. Il participa à l'Internationale socialiste, fut élu député à Rome. Il refusera une pension annuelle du gouvernement. Il présentera à la Chambre un projet de détournement du Tibre pour bonifier la campagne romaine. Il publiera encore un roman, « Les Mille » et une autobiographie en vers qui, aux dires des critiques, n'est finalement pas si mal, à la différence des romans. Le 2 juin 1882, à 18 heures 22 minutes, il meurt à Caprera après une attaque de bronchite.

« *Garibaldi vit un navire passer devant la fenêtre et demanda si c'était celui qui emportait Ricciotti et Teresita : on lui répondit que non ; puis il sourit quand on lui dit que c'était un navire en partance directe pour la Sicile. Deux fauvelles à tête noire entrèrent alors par la fenêtre ouverte, et lui murmura à ses amis de ne pas les chasser, parce que c'était peut-être les âmes de ses deux fillettes, les deux Roses, qui venaient le chercher.* » (33)

Antroposofia, rivista di scienza dello spirito, Anno LIX - N° 2, Mars-Avril 2004, pp.44-67.
(Traduction Daniel Kmiecik)

Notes:

- (1) G. Bovio — extrait du discours commémoratif prononcé à Bari, dans *Scritti filosofici e politici* Naples, Ernesto Anfossi Éditeur — Librajo 1883.
- (2) J. Ridley, *Garibaldi*, A. Mondadori Éditeur, 1975.
- (3) J. Ridley, *Garibaldi*, A. Mondadori Éditeur, 1975.
- (4) J. Ridley, *Ibidem*.
- (5) C. Gentile, *G. Garibaldi*, Bastogi Éditions, 1981.
- (6) C. Gentile, *G. Garibaldi*, Bastogi Éditions, 1981.
- (7) J. Ridley, *Garibaldi*, A. Mondadori Éditeur, 1975.
- (8) G. Garibaldi *Autobiographie*, Traduction de Speranza von Schwartz.
- (9) J. Ridley, *Garibaldi*, A. Mondadori Éditeur, 1975.
- (10) G. Garibaldi *Autobiographie*, Traduction de Speranza von Schwartz.
- (11) J. Ridley, *Garibaldi*, A. Mondadori Éditeur, 1975.
- (12) J. Ridley, *Garibaldi*, A. Mondadori Éditeur, 1975.
- (13) J. Ridley, *Garibaldi*, A. Mondadori Éditeur, 1975.
- (14) G. Garibaldi *Autobiographie*, Traduction de Speranza von Schwartz.
- (15) G. Garibaldi *Autobiographie*, Traduction de Speranza von Schwartz.
- (16) J. Ridley, *Garibaldi*, A. Mondadori Éditeur, 1975.
- (17) Le comte de Saint Simon était un aristocrate, échappé d'un cheveu à la guillotine, théoricien d'un socialisme pacifique, il proposa un plan à lui pour la distribution équitable de la richesse et pour la propriété commune des biens. Ses adeptes se battirent pour une sorte de reli-

gion nouvelle, qui prévoyait la parité des sexes et l'émancipation du mariage, en scandalisant l'opinion publique d'alors. Il serait intéressant de connaître l'influence d'un autre noble français célèbre, le Comte de Saint Germain, sur Saint Simon, puisque celui-là aussi se battit pour un renouveau social pacifique dans la France pré-révolutionnaire. Sur le Comte de Saint Germain, voir dans la suite de l'article.

(18) Cleombroto était l'antique héros spartiate, frère de Léonidas et père de Pausania.

(19) J. Ridley, *Garibaldi*, A. Mondadori Éditeur, 1975.

(20) J. Ridley, *Garibaldi*, A. Mondadori Éditeur, 1975.

(21) *Ibidem*.

(22) *Ibidem*.

(23) *Ibidem*.

(24) Montanelli-Nozza, *Garibaldi*, Bur 1982.

(25) G. Garibaldi *Autobiographie*, Traduction de Speranza von Schwartz.

(26) Montanelli-Nozza, *Garibaldi*, Bur 1982.

(27) J. Ridley, *Garibaldi*, A. Mondadori Éditeur, 1975.

(28) Écrits II 18-19; Dwight.

(29) J. Ridley, *Garibaldi*, A. Mondadori Éditeur, 1975.

(30) *Ibidem*.

(31) *Ibidem*.

(32) *Ibidem*.

(33) *Ibidem*.

Légende des figures:

Page 44: Giuseppe Garibaldi.

Page 46 (*attention Michel, il y a une erreur en italien!*): au-dessus: Giuseppe Garibaldi; en-dessous: Edmondo De Amicis.

Page 48: Vignette (tirée du journal humoristique *La cicala politica* du 8 septembre 1861) pour commémorer le premier anniversaire de l'entrée de Garibaldi à Naples et d'autres événements de sa vie.

Page 49: Une photo de Garibaldi avec son célèbre poncho.

Page 51: Garibaldi prépare l'expédition des Mille par l'enrôlement de volontaires de toutes les parties d'Italie, tableau de l'époque.

Page 52: Les *Mémoires* de Giuseppe Garibaldi, traduites à partir du manuscrit original par Alexandre Dumas.

Page 54: Lithographie (Milan 1880) de Giuseppe Garibaldi, de sa troisième épouse Francesca Armosino et de leurs six enfants.

Page 56: Garibaldi et ses Volontaires combattant les Prussiens.

Page 59: Gravures d'Anita Garibaldi.

Page 60: Première de couverture du roman de Giuseppe Bandi sur l'histoire d'Anita Garibaldi.

Page 61: Le général La Marmora en Crimée, d'après un tableau de l'époque.

Page 63: Aleksander Herzen, dans un tableau de Nicolai Ge.

Page 66: Garibaldi avec son épouse Francesca Armosino.

Page 67: L'État Major de Garibaldi dans la guerre de 1870-71, à sa droite son fils Menotti et à sa gauche Ricciotti.

